

la découvrir, et nos ennemis ne nous poursuivront pas demain.

L'officier du poste interrogé indiqua la remise aux liqueurs alcooliques. La porte fut bientôt enfoncée et Farandoul découvrit avec plaisir de grandes cuves pleines de liqueurs alcooliques.

—Excellent ! fit Mandibul après y avoir goûté.

—Vite ! des œux de cette liqueur à chaque éléphant ! Nous n'en gardons que quelques bouteilles pour les nôtres.

Les marins comprenant que leur salut en dépendait, se hâtèrent d'exécuter les ordres de Farandoul; on organisa une chaîne comme pour un incendie et les œux pleins de liquide furent portés aux éléphants. Ceux-ci, enrobés de la bonne aubaine se montraient pleins de déférence pour leurs bienfaiteurs, ils prenaient poliment les œux avec leur trompe et se les vidaient dans l'intérieur avec des frémissements de volupté. En pareille circonstance, devant une distribution gratuite de liqueurs fortes des hommes se seraient rués en masse sur les distributeurs et n'auraient pas manqué de gâter une bonne partie du liquide, mais les éléphants, êtres graves et pleins de raison même dans leurs petites parties de débauche, n'agissaient pas ainsi; la distribution s'opérait dans le plus grand ordre, aucun d'eux ne cherchait à boire avant son tour.

C'est à peine si, par quelques petites tapes amicales sur la trompe, les voisins de ceux qui s'irritaient un peu longuement les priaient d'accélérer leur ingestion.

Bientôt chacun des trois cents dix éléphants eut avalé ses trois œux de liquide. Quelques-uns même chargés de famille en avaient eu cinq ou six; on pâra prudent ils n'avaient pas voulu permettre plus de deux œux à leurs enfants et s'étaient attribué le surplus.

Un œu par tête fut encore distribué; déjà bien des éléphants s'endormaient béatement ivres morts ou se livraient à mille excentricités, ce dernier œu les acheva. Le camp tout entier perdit la tête, l'ordre disparut, la gravité s'évanouit, les vieux eux-mêmes sentirent tout à coup des idées de gambades folâtres leur trotter dans le cerveau.

On pouvait maintenant partir sans crainte, les éléphants, abominablement gris, en avaient pour deux ou trois jours à couver le coco fermenté. Les six éléphants que Farandoul s'était réservés, un peu allumés par les vapeurs alcooliques, regardaient cette scène avec envie. Pour leur donner des jambes, Farandoul fit distribuer à chacun deux un quart de œu et donna le signal du départ.

Les agiles marins escaladèrent les hautes croupes de leurs montures et s'installèrent à trois sur chaque animal, un sur le cou pour servir de maître ou de conducteur et deux dans le palanquin. Farandoul, Mandibul et l'interprète prirent les devants, et toute la troupe partit dans la direction du nord-ouest.

Farandoul, sur son éléphant, étudiait à la clarté de la lanterne la carte de la péninsule siamoise. Son intention était de courir droit sur Ayuthia, l'antique capitale du royaume de Siam, maintenant ruinée; de remonter le grand fleuve le Mc-Nam, la mère des œux, jusqu'à Bank-Ta, où l'on pourrait passer à gué pour se diriger ensuite vers la Birmanie.

(A continuer.)

Le petit Cardinal a eu le prix de mémoire à sa pension.

Mme Cardinal est aux anges et dit à son amie :

—Croiriez-vous qu'il a dit tous les vers du droit de l'héramène un à un !

Le mien les a répétés deux par deux ! répliqua fièrement son amie.

Le Canard MONTREAL, 6 OCT. 1883.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLIATREAU & CIE, Éditeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Bolte 325.

NOTRE JOURNAL

Avec ce numéro le Canard entre dans sa septième année d'existence, et on ne nous fera pas un crime de constater avec un certain orgueil que c'est le seul journal de ce genre qui ait pu se maintenir aussi longtemps à Montréal. Tous ceux qui ont essayé de marcher sur ses traces ont fait fausse route, et si nous étions un peu malin nous pourrions appliquer à chacun de ces avortons ces vers du poète :

Et russe il a vécu ce que vivent les russes L'espace d'un matin.

On ne s'étonnera pas de notre longue prospérité si l'on veut bien se rappeler 1° que nous nous sommes toujours montré parfaitement indépendant des partis et des hommes.

2. Que nous avons toujours eu le chantage en horreur, et que jamais notre journal ne s'est fait l'organe des rancunes personnelles.

3. Que nous nous sommes toujours fait un devoir de respecter le caractère privé et la réputation de qui que ce soit.

Voilà suivant nous pourquoi nous sommes encore plein de vie après sept ans d'existence.

Cette ligne de conduite est encore celle que nous tiendrons à l'avenir et nous avons lieu d'espérer que l'on nous continuera le bienveillant patronage que l'on nous a toujours donné.

Custigit ridendo mores, voilà notre devise et nous la justifierons. Tout en badinant nous tâcherons de corriger et de châtier les nombreux travers de notre société. C'est dire que comme par le passé nous aurons notre franc parler envers et contre tous.

En terminant ces quelques remarques qu'il nous soit permis d'offrir à nos quinze mille lecteurs nos remerciements les plus sincères pour l'encouragement constant dont ils nous ont favorisé.

La RÉDACTION.

CAUSERIE

Je vous ai promis samedi dernier chers lecteurs, de vous dire un mot de l'élection du Comté Jacques-Cartier; je tiens parole et je m'exécute au risque d'encourir la colère du saint homme de l'Etendard. La victoire de M. Mousseau, dit la Patrie, est due au vote anglais. Le goupillon du grand vicario a effrayé les électeurs protestants, et ils ont tous voté avec les conservateurs. Ceci est un peu vrai, mais ce n'est pas la raison principale. La défaite de M. Descaresses est due en grande partie à ce que les castors n'ont pas rallié à leur cause les sympathiques d'un seul des curés du comté et si Descaresses n'avait pas eu le fiancé de Trudol

pour allié, le résultat aurait peut-être été différent. Je citerai à l'appui de ce que j'avance, un fait entre bien d'autres

Le dimanche qui précéda la votation, le curé d'une certaine paroisse monta sur le husting et fit une sortie terrible contre les amphibiés que vous savez. Je ne veux pas nommer ce curé; mais pour l'intelligence du récit, nous l'appellerons, si vous le voulez bien Joseph Quintoiben. En montant à la tribune ce digne curé commença par promener un regard sur la foule ébahie de ses paroissiens, puis, ouvrant la bouche il prononça un substantiel discours que voici :

"Mes amis, ce n'est pas le curé, qui vous parle en ce moment, c'est Joseph Quintoiben qui vient vous donner des conseils. Le curé est resté dans la sacristie à dire son bréviaire, c'est sa place; mais ici sur le husting c'est un citoyen comme vous, c'est un électeur comme vous qui vous adresse la parole. Je n'entreprendrai pas de discuter politiquement avec vous, pour la raison bien simple que je n'en comprends pas le premier mot. Je me bornerai à vous donner ma manière de voir sur la question. Deux hommes sont sur les rangs pour briguer vos suffrages : l'honorable J. A. Mousseau premier ministre de la Province de Québec, et un nommé Descaresses, un petit morveux qui vient de je ne sais où. Devez-vous voter pour Mousseau? Devez-vous voter pour Descaresses? Voilà deux choses que vous avez dû vous demander souvent depuis quinze jours, et que vous vous demandez probablement encore. Je n'y répondrai pas, car je ne veux pas vous influencer; c'est votre affaire. Mais si vous me demandiez : Pour qui vas-tu voter, toi Quintoiben? je vous répondrais : Pour M. Mousseau et je vais vous en donner la raison. Parmi les conservateurs, il ne faut pas se le dissimuler, il y a des honnêtes gens, de même qu'il y en a aussi parmi les libéraux; mais quand nous avons déjà deux bandes de pillards organisés pour nous voler, est-il bien nécessaire, je vous le demande, d'en faire venir une troisième? Cette troisième bande, vous l'avez comprise, mes amis c'est celle des castors et elle est cent fois plus dangereuse que les deux autres, car elle porte le masque de l'hypocrisie, elle se cache sous le manteau de la religion. Je n'hésite pas à dire que nous devrions chasser ces castors comme autrefois Jésus a chassé les vendeurs du temple, avec un fouet. Et voilà pourquoi moi Joseph Quintoiben, je voterai pour Mousseau. Allons, mes amis, trois hurrahs pour les conservateurs. Hip! hip! hip! hurrah!

(L'auditoire reste bouche bée et ne bouge pas.) Non?... Eh bien! trois hurrahs pour les libéraux. Hip! hip! hip! hurrah! (L'auditoire ne bouge pas davantage.)

Grands dieux! que signifie ce silence? Est-ce que par hasard, vous seriez tous des... Malheur! trois fois malheur! En terminant ces paroles l'orateur perdit connaissance, et on dut le transporter au presbytère.

Croyez-vous, chers lecteurs, que ce bon curé avait les castors en odour de sainteté? Eh bien! ce curé n'a fait que ce que les autres auraient voulu faire. C'est donc là qu'il faut chercher les raisons de l'échec que vient de subir le grand vicario. Cette victoire de M. Mousseau aplatit, anéantit les castors pour toujours. Pauvres êtres! Avoir à peine six mois d'existence et mourir! Mais on ne devra pas s'étonner de leur fin prématurée, ils ont trop d'esprit pour vivre vieux.

J'aurais voulu vous dire un mot du grand Chs Thibault qui vient de faire une brillante tournée dans le Kansas, mais notre caricature est beaucoup plus éloquent que tout ce que je pourrais écrire ici. Je préfère vous raconter les més-

ventures d'un pauvre melon et les terribles conséquences de sa chute. La chose est arrivée, la semaine dernière dans une petite ville des États-Unis. Au moment où un char urbain allait s'engager sur le pont qui traverse la rivière, un passant fit signe au conducteur d'arrêter. Le cocher serra les freins vivement et l'arrêt fut si brusque qu'un jeune homme debout sur la plateforme de devant faillit perdre l'équilibre. Il tenait sous son bras un melon qu'il laissa échapper. En tombant, le melon frôla les jambes d'un des chevaux qui lança une ruade et renvoya le melon au milieu du visage de son propriétaire avec tant de force qu'il fut coupé en deux (pas le visage, le melon).

Les deux moitiés rebondirent. L'une alla frapper le cocher sur le nez et le fit culbuter; l'autre travaillant le char dans toute sa longueur, fit sauter deux chapeaux et une paire de lunettes et vint s'échouer sur les genoux d'une vieille négresse qui aussitôt se mit à en manger. Les chevaux effrayés par le fracas et par la chute du cocher ruèrent de tous les côtés et le char déraila. Un fermier, qui jusque là s'était tenu tranquillement assis sur la banquette, voyant que les chevaux allaient s'emporter se leva alors précipitamment pour aller saisir les rênes. Une secousse le fit chanceler et il tomba sur les pieds d'une jeune fille dont il écorça un cor. Celle-ci poussa un cri terrible. Un gentleman indigné de la maladroite du paysan lui donna une poignée qui fit sortir le malheureux plus vite qu'il n'aurait voulu. En mettant le pied à terre il glissa sur une écorce de melon que la négresse venait de jeter sur le pont et il fut précipité dans la rivière. Un bateau de pêche passait alors et la chute du paysan l'fit échapper.

Hâtons-nous de dire cependant que le paysan et les pêcheurs se sauvèrent à la nage et qu'il n'y eut pas mort d'homme. En revanche peu s'en fallut qu'il n'y eut mort de femme. La négresse qui avait mangé la moitié du melon fut saisie soudain de crampes terribles, accompagnées de manifestations à la vue desquelles les voyageurs restés dans le char se retirèrent en toute hâte.

Les chevaux plus épouvantés que jamais cassèrent leurs traits et détalèrent au galop. On ne put les retrouver qu'après une heure de recherche; ils brouillèrent tranquillement; des tournecols dans le jardin d'une maison particulière.

Voilà un bien singulier enchaînement d'accidents et qui aura certainement pour suite une douzaine de procès en dommages intérêts. Et l'on verra soutenir après cela que le melon est un être inoffensif.

Le mot de la fin :

Nous dinions l'autre jour chez Bèliveau; un bon curé de nos amis se trouvait à la même table que nous et oh ça dit son mot à propos de discours rapporté dans la première partie de cette causerie. "Ce pauvre Quintoiben, dit tout à coup le curé, en politique, il est comme moi, il va rien que sur un fion !"

Communication

X... Sept. 1883.

M. le Directeur.

Rien de si lamentable que l'histoire d'un jeune homme de cette localité, victime de sa trop grande témérité à la recherche... d'un cœur malheureusement déjà promis. Les échos de nos bois redisent encore les accents de sa muse plaintive, et rien d'étonnant si elle les apporte quelque matin jusqu'aux plages enchantées où habite votre aimable Canard.

Notre jeune Océstus à peine entré dans l'adolescence croit s'apercevoir, un beau matin, qu'il n'est pas poussé dans le monde tout à fait comme

un champignon et qu'il pourrait bien lui aussi, rêver la vie... à deux !... Aussi voyez le parti avec maman (papa étant défunt, maman doit le remplacer dans cette circonstance solennelle de la grande demande !). Où ira-t-il ? Rien de plus simple : n'écoutez que son jeune cœur avide de bonheur... et de beaux œux aussi, il ira vers la belle Euphémie qui, pourtant, a désiré depuis longtemps autre chose puisqu'elle est fiancée au jeune aspirant de qui elle est aussi fort désirée, notre héros le sait. Mais sans son ardeur, il s'est dit qu'à part ses attraits, il aurait ses avantages à exposer à notre belle bergère, et, avec l'aide de maman, il se croit bien sûr de vaincre le cœur de notre belle héroïne... et ses œux aussi. D'ailleurs son rival, le fiancé de celle qu'il convoite, n'est-il pas de ceux que Dame Fortune délaisse ? Il lui semble qu'au seul exposé de ses brillants avantages parmi lesquels on compte un bon ombre d'individus de la race bovine et de la race chevaline, qu'au seul exposé de ces avantages, dis je, tous les obstacles à ses vœux se peuvent manquer de s'évanouir en fumée !

Hélas ! O ironie du sort ! j'avais pourtant, redit en core notre pauvre ami aux échos d'alentour, témoin de son insuccès, j'avais pourtant dit-il, fait un rêve de céleste bonheur, ô belle Euphémie ! faut-il que vous soyez inexorable et fassiez croquer par un cruel refus tous mes rêves enchantés !...

Notre pauvre ami avait compté sans son hôte, et le fiancé de la belle était, il faut l'avouer, un obstacle difficile à écarter ou à annihiler comme se le proposait pourtant bien mon héros.

Inutile de dire que le cœur... et les œux de la belle Hélène sont restés invincibles et que mon jeune ami, moins heureux que son rival, reste à marier, tout en réfléchissant sur la vanité des choses humaines !

Avis aux jeunes filles à marier !...

XXX

Expérience d'un Roi Nègre.

Le roi de Dohomey, voulant imiter les grosses puissances d'Europe, a fait l'acquisition de quelques canons Krupp de petite dimension qu'il a eu l'ingénieuse idée de faire monter sur les gros d'autant d'éléphants pour l'usage de la campagne. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que l'on parvint à monter les pièces et à la revue militaire qui suivit, le roi ordonna que l'on procédât au tir devant son palais, après avoir fait placer deux mille prisonniers au point que les boulets devaient atteindre, afin de mieux juger de l'efficacité de ses engins de guerre.

Quand tout fut prêt, on plaça l'un des plus gros éléphants en position. Mais au moment où l'on tira sur la ficelle, l'animal se retourna pour ramasser une pelure de pistache et le boulet enleva la tête du premier ministre et fit une énorme brèche dans le palais royal. Si c'eût été tout, le roi n'y aurait point fait attention—d'autant plus qu'il ne tenait guère à son ministre et que le palais avait besoin de réparations—mais ce ne fut pas tout. L'éléphant, qui avait failli faire la pirouette, sous le choc, se redressa furieux et se mit à courir vers l'estrade où étaient installés les grands dignitaires du royaume, la renversa du premier coup, envoya au loin le grand chambellan et le découvrit en chef de missionnaires; se jeta sur l'orchestre et aurait infailliblement exterminé toute l'assistance s'il n'avait fourré sa tête dans le gros tambour, ce qui l'empêcha de voir devant lui. Ce ne fut que le lendemain que l'on retrouva le roi, perché dans un bananier, et quand on l'aida à en descendre il manifesta l'opinion qu'il ne manquait plus qu'une chose pour faire de son nouveau sys-